

LE PUBLICISTE.

TRIDI 23 Pluviôse, an VIII.



Détails sur les mouvemens des troupes autrichiennes dans le Piémont. — Ravages de la maladie épidémique dans la Ligurie. — Bruits de paix à Vienne. — Départ des Russes pour retourner dans leur pays. — Contribution demandée par l'archiduc Charles à la ville de Francfort. — Discours prononcés au temple de Mars, à l'occasion de la présentation des drapeaux pris par l'armée d'Orient.

Le prix de l'abonnement du PUBLICISTE est de 13 fr. 50 cent. pour trois mois, 26 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année.

Les loix & arrêtés des consuls sont imprimés textuellement & délivrés aux souscripteurs sans augmentation de prix.

Les lettres et les abonnemens doivent être adressés, franc de port, au directeur du PUBLICISTE; rue des Moineaux, n°. 425, butte des Moulins, à Paris.

ITALIE.

De Turin, le 22 janvier (2 pluviôse).

Les ravages de la guerre, l'abandon des travaux de la campagne par nombre d'habitans, les réquisitions faites pour les besoins journaliers de l'armée ou pour l'approvisionnement des places, ont produit une disette que ce pays si fertile n'avait jamais connue. Elle augmente tous les jours; & nous n'avons pas la possibilité de tirer des vivres de l'étranger.

Les Autrichiens se pressent d'évacuer le Piémont. L'arsenal de Turin a été tellement vidé, qu'on n'y a pas même laissé de garde. Plus de 400 pièces d'artillerie ont passé le Tessin. On a envoyé à Milan une grande quantité de bombes, de poudre & de munitions de guerre, & on fait transférer dans la même ville les hôpitaux militaires du Piémont.

Plusieurs corps d'infanterie & presque toute la cavalerie ont déjà abandonné le Piémont. Il ne reste guère dans l'intérieur que les troupes nécessaires pour garder les places; les frontières sont gardées principalement par les régimens provinciaux.

Ces opérations donnent lieu de croire que les autrichiens ne veulent pas conserver le Piémont. Ce qui confirme cette opinion, c'est que le gouvernement a obligé tous ceux qui devoient pour les impositions à s'acquitter dans le terme de quinze jours, & qu'en renouvelant le bail de la ferme du vin, il a exigé une anticipation de quatre ans. Il est aussi à remarquer que le duc de Chablais, qu'on peut croire instruit des vues des autrichiens, réalise ses effets & vend même ses meubles.

Cette spoliation du Piémont par les Autrichiens, a deux objets: celui d'empêcher que les Français ne trouvent des ressources, s'ils y pénètrent, & celui de laisser le roi de Sardaigne faible & désarmé, dans le cas qu'il soit rétabli dans ses états.

De Gènes, le 24 janvier (4 pluviôse).

L'épidémie continue ses ravages: elle atteint les cisalpins réfugiés. On remarque, parmi ceux de ces derniers qu'elle a frappés, le représentant Beccalossi & l'ex-ministre Posso. On craint beaucoup que Pisani, qui fut si long-tems victime de l'ancien gouvernement de Venise, ne succombe sous l'influence de cette funeste maladie. Elle cause aussi de grande pertes aux Autrichiens: on croit que c'est la crainte d'en éprouver encore des maux plus grands, qui les empêche de tenter aucune opération. Ils ont même coupé toute communication entre les pays qu'ils occupent & ceux qui sont occupés par les Français, en tirant un cordon du côté de l'Alexandrin.

DANEMARCK.

De Copenhague, le 28 janvier (8 pluviôse).

On parle ici d'un nouvel armement maritime assez considérable: il y a même des officiers nommés pour lever les matelots nécessaires en Norwege & dans le Sutland.

AUTRICHE.

De Vienne, le 25 janvier (5 pluviôse).

L'activité peu ordinaire qu'on voit régner dans notre cabinet, & sur-tout dans le département des affaires étrangères, ne laisse guères douter qu'il n'y ait des négociations importantes sur le tapis. Il paroît que les dépêches de l'archiduc Charles, apportées ici par le comte de Kinski, ont fait changer, en quelque sorte, le système du ministère. Déjà on parle d'une paix prochaine, & l'on fait à ce sujet des conjectures à perte de vue. On prétend que M. de Lehrbach sera chargé de porter la réponse de S. M. aux ouvertures que le gouvernement français a faites par l'organe du général Moreau & de l'archiduc, & que M. de Cobentzel, rappelé de Pétersbourg, sera revêtu du caractère de ministre plénipotentiaire pour assiser aux conférences éventuelles qui pourroient résulter de la détermination que prendra le 1^{er} consul sur la réponse de l'empereur. On assure aussi que la cour de Vienne n'ayant voulu accéder que conditionnellement aux dernières propositions de la Russie, ces deux puissances sont de nouveau brouillées.

Le général comte de Bellegarde est parti, dit-on, de Prague pour Berlin, avec une mission de la plus grande importance.

ALLEMAGNE.

Extrait d'une lettre authentique d'Augsbourg, du 23 janvier (3 pluviôse).

Des nouvelles officielles arrivées de Prague annoncent que, d'après de nouveaux ordres reçus par le général Suwarow, toute l'armée russe se mettra en marche après-demain 25, pour retourner en Russie. La cour de Vienne n'a rien voulu céder de ses prétentions en Italie : c'est là la principale cause de la mésintelligence entre les deux empereurs. Cette nouvelle est certaine.

De Francfort, le 3 février (14 pluviôse).

L'archiduc Charles a fait demander à notre ville un *don patriotique* de 2400 quintaux de farine, 50,000 quintaux de foin, & 52,000 quintaux d'orge & d'avoine. Le sénat a décliné cette demande, & envoyé le conseiller Bohme à Vienne pour faire des représentations à cet égard.

Les bruits de paix recommencent. La Prusse s'interpose, dit-on, puissamment pour pacifier au moins le continent.

On parle de nouveau de la neutralité de la Suisse ; on dit même qu'il y a eu à ce sujet des conférences entre les généraux français & autrichiens.

L'évêque de Constance, mort récemment, sera remplacé par M. de Dalberg, coadjuteur de Mayence.

Aussi-tôt que M. de Mourasiew, ministre de Russie à Hambourg, eut lu dans les papiers français la lettre du sénat de Hambourg aux consuls de la république, il fit passer une note dans laquelle il menaçait le sénat de toute la colère de son maître, pour le punir d'avoir pensé à se justifier devant ses ennemis.

La Suede vient de renouveler le traité d'alliance offensive & défensive qu'elle avoit conclu en 1792 avec la Russie à Drotningholm.

ANGLETERRE.

De Londres, le 31 janvier (11 pluviôse).

Quatre couriers ont ordre de se tenir prêts à partir ; leur destination est pour Pétersbourg, Vienne, Augsbourg & Florence. On croit qu'ils seront expédiés après-demain.

M. Dundas est arrivé avant-hier d'Ecosse.

M. Pitt est très-indisposé ; outre un rhume considérable, il a des douleurs d'entrailles qui le font beaucoup souffrir.

On assure qu'il vient d'être conclu entre les cours de Portugal, Naples, Russie & d'Angleterre, un arrangement tendant à remettre entre les mains des chevaliers de l'ordre la ville de Malte, dès qu'elle seroit reprise. Le même traité porte que, provisoirement & immédiatement après la prise, on y mettra garnison de Russes, d'Anglais & de Napolitains.

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

De Strasbourg, le 18 pluviôse.

Le général Saint-Cyr, que l'on avoit dit devoir retourner en Italie pour reprendre le commandement de l'aile droite, se trouve dans notre ville en sa qualité de lieutenant-général de Moreau, & commande toute l'aile gauche de l'armée du Rhin, depuis Dusseldorf jusqu'à Huningue.

Le général Sainte-Suzanne vient d'être nommé par le premier consul, sur la proposition du général Moreau, commandant de Mayence & de toutes les troupes qui se trouvent dans les environs de cette place : il est parti hier pour cette ville, accompagné du citoyen Lahorie, adjudant-général de Moreau.

Le général en chef est toujours à Bâle ; il continue à con-

centrer la plupart des troupes de l'aile droite de l'armée dans les environs de cette ville & de Rhinfeld. On assure que sous-peu, il passera le Rhin sur ce point avec 50,000 hommes, tandis que les autres corps passeront ce fleuve à Constance, à Schaffhouse, à Brisack & à Kell.

La légion polonaise, formée à Phalsbourg, est presque complète. Elle fera partie de l'aile gauche de l'armée du Rhin, & se rendra dans les environs de Mayence.

De Bruxelles, le 19 pluviôse.

On mande des bords du Rhin que l'aide-de-camp de Suwarow, les commissaires & autres officiers russes arrivés dans la Franconie & sur les bords du Mein, pour y faire préparer tout ce qui étoit nécessaire à l'armée russe, viennent de recevoir, par un courier, l'ordre d'aller rejoindre les troupes russes en Bohême. Celles-ci se sont mises en marche, le 6 de ce mois, pour retourner dans leur pays. Cette détermination confirme la mésintelligence qui regne entre les deux cours impériales, & donne lieu d'espérer qu'il en résultera bientôt une paix générale.

AVIS ESSENTIEL.

Nous prévenons le public qu'une compagnie plus que suspecte, qui, sous le nom de *Bizos*, répand dans les départements des *prospectus* pour inviter les souscripteurs de journaux à lui adresser leurs abonnemens, n'a rien de commun avec cette feuille, & que nous ne pourrions en aucune manière répondre des fonds qui lui seroient adressés.

De Paris, le 22 pluviôse.

Parmi les soixante-douze drapeaux présentés dans le temple de Mars, par le général Lannes, il y avoit trois queues de pacha.

— Le ci-devant évêque de Saint-Fapoul, Maillé, est arrivé d'Oléron à Paris.

L'ex-député Borne y est aussi de retour.

— On publie, depuis quelques tems, contre la rage, divers remèdes que leurs auteurs prétendent infallibles. Cependant le citoyen Pelletan, l'un des chirurgiens de Paris les plus distingués, persiste à penser qu'il n'existe pas de remède curatif de la rage, mais seulement des moyens sûrs de la prévenir avant qu'elle soit déclarée. Le premier moyen dont l'application n'a d'effet qu'autant qu'il n'est pas différé, consiste à laver sur-le-champ la partie mordue à grande eau tiède, s'il est possible ; ce qui enlève le virus inoculé. Le second moyen, plus rigoureux, a l'avantage de pouvoir être employé efficacement vingt-quatre heures & plus après la morsure. Il consiste à brûler le lieu blessé avec un fer rouge. Le citoyen Pelletan a fait, le 18 pluviôse, cette opération avec succès sur deux hommes mordus la veille à la jambe.

— Le général Tunc, qui a autrefois servi dans la Vendée, est mort, avant-hier, à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, des suites d'une chute de voiture.

— Le général Massena écrit au ministre de la guerre, en date du 15 pluviôse, que la brigade du général d'Arnaud s'est portée, le 7, sur Chiavari & Sestri du Levant, & qu'elle a enlevé à l'ennemi tout le grain qui s'est trouvé à Sestri. Nous avons fait en outre une trentaine de prisonniers.

— Le général Suchet, chef de l'état-major de l'armée d'Italie, est nommé commandant des 9^e & 10^e divisions militaires.

— **Monsieur Spina**, l'un des évêques qui suivirent Pie VI, est en otage à Valence. Le fils aîné de l'ex-princesse Santa-Croce est enfermé au château Saint-Ange. La mère de ce dernier a sollicité auprès des deux gouvernemens l'échange du prisonnier avec le prélat en otage : elle vient de l'obtenir ; & tout boiteux qu'il est encore d'une blessure grave, l'ex-prince Santa-Croce va incessamment arriver en France.

— Le général Dufour est arrivé à Bordeaux, où il a trouvé la plus grande tranquillité. Il est allé faire une tournée à Bayonne ; mais il n'y restera que peu de jours.

— L'aéronaute Blanchard a dû faire à Nantes, le 20 de ce mois, sa 51^e. ascension.

— L'administration centrale de la Haute-Garonne a établi, à Toulouse, l'usage des cartes de sûreté, tel qu'il existe à Paris.

— Fontanieux, dit Jambé-de-Bois ; Dalverni, dit Leboiteux ; Dalverin, dit Geli-Leborgne, & Delbos, dit le Petit-Volage : le premier, chef, & les autres, complices des brigands armés qui ont désolé par le vol & l'assassinat les départemens du Gard & de l'Ardèche, ont été condamnés à mort par les conseils de guerre & de révision, séant à Nismes.

— On mande de Grenoble, en date du 14 pluviôse, que les ravages de la maladie épidémique dans cette ville commencent à se ralentir : on espéroit les voir cesser tout-à-fait avant peu de jours. On ajoute que la renommée a exagéré le nombre des victimes de cette contagion, quoiqu'il n'ait été que trop considérable.

— On écrit de Valence que la pompe funèbre de Pie VI a été célébrée dans cette ville, le 10 de ce mois, avec beaucoup de solennité, au milieu d'un concours immense.

— Le chef de bataillon Baudin, ci-devant commandant la place d'Ancone, a été tué à Gènes d'un coup de couteau. Le conseil militaire informe contre deux prévenus de cet assassinat, qui disent n'en avoir été que les témoins.

— La *Gazette de la cour de Berlin*, du 16 janvier, annonce, dans une pièce de vers latins, intitulé : *Augures pour l'année 1800*, que la Prusse, par sa neutralité, rendra à la terre la paix tant désirée.

— L'ambassadeur Sémonville a momentanément quitté La Haye pour aller passer quelques jours à Amsterdam.

— Des lettres d'Allemagne portent que le grand duc Constantin est déjà en route pour Pétersbourg.

— Nos prisonniers en Angleterre ne reçoivent que 14 onces de pain, & 4 onces de viande par jour.

Discours prononcés au temple de Mars, le 20 de ce mois, à l'occasion de la présentation des drapeaux pris par l'armée d'Orient.

Citoyen ministre, a dit le général Lannes, voici tous les drapeaux de l'armée ottomane détruite sous vos yeux à Aboukir. L'armée d'Egypte, après avoir traversé les déserts brûlans, triomphé de la faim & de la soif, se trouve devant un ennemi fier de son nombre & de ses succès, & qui croit voir une proie facile dans nos troupes exténuées par la fatigue & par des combats sans cesse renaissans : ignoroit-il que le soldat français est plus grand, parce qu'il sait souffrir que parce qu'il sait vaincre, & que son courage s'irrite & s'accroît avec le danger ? Trois mille Français, vous le savez, fondent sur dix-huit mille barbares, les enfoncent, les renversent & les serrent entre leurs rangs & la mer ; la terreur de nos bayonnettes est telle que les Musulmans forcés à choisir leur mort, se précipitent dans les abîmes de la Méditerranée.

Dans cette journée mémorable furent pesés les destins de l'Egypte, de la France & de l'Europe, sauvés par notre courage.

Puissances coalisées, si vous osiez violer le territoire sacré de la république, & que celui qui nous fut rendu par la victoire d'Abou-

kir, fit un appel à la nation, puissances coalisées, vos succès vous seroient plus funestes que des revers ! Quel Français ne voudroit encore vaincre sous les drapeaux du premier consul, ou faire sans lui l'apprentissage de la gloire ! Et vous, braves vétérans, honorables victimes du sort des combats, vous ne seriez point les derniers à voler sous les ordres de celui qui console vos malheurs par la gloire, & qui place au milieu de vous ces trophées conquis par votre valeur ! Ah ! je le sais, vous brûlez de sacrifier la moitié de la vie qui vous reste, pour votre patrie & pour la liberté.

Réponse du ministre de la guerre au général Lannes.

Elever aux bords de la Seine des trophées conquis sur les rives du Nil, suspendre aux voûtes de nos temples, à côté des drapeaux de Vienne, de Pétersbourg & de Londres, les drapeaux bénis dans les mosquées de Bizance & du Caire, les voir ici présentés à la patrie par les mêmes guerriers jeunes d'années, vieux de gloire, que la victoire a tant de fois couronnés, c'est ce qui n'appartient qu'à la France républicaine.

Ce n'est là qu'une partie de ce qu'a fait à la fleur de son âge ce héros qui, couvert des lauriers d'Europe, se montra vainqueur devant les pyramides d'où quarante siècles le contemploient, et franchissant par la victoire la terre natale des arts, & venant y reporter, entouré de savans & de guerriers, les lumières & la civilisation.

Soldats ! déposez dans ce temple des vertus guerrières ces enseignes du Croissant, enlevées sur les rochers de Canope par trois mille Français à dix-huit mille guerriers aussi braves que barbares. Qu'elles y conservent le souvenir de cette expédition célèbre, dont le but & le succès semblent absoudre la guerre des maux qu'elle cause.

Qu'elles y attestent, non la bravoure du soldat français, l'univers entier en retentit, mais son inaltérable constance, mais son dévouement sublime.

Que la vue de ces drapeaux vous réjouisse & vous console, vous guerriers, dont les corps glorieusement mutilés dans les champs de l'honneur ne permettent plus à votre courage que des vœux & des souvenirs.

Que du haut de ces voûtes ces enseignes proclament aux ennemis du peuple français l'influence du génie, la valeur des héros qui les conquièrent, et leur présentent aussi tous les malheurs de la guerre, s'ils restent sourds à la voix qui leur parle de paix ; oui, s'ils veulent la guerre, nous la ferons, & nous la ferons terrible.

La patrie satisfaite contemple l'armée d'Orient avec un sentiment d'orgueil.

Cette invincible armée apprendra avec joie que les braves qui vainquirent avec elle aient été son organe ; elle est certaine que le premier consul veille sur les enfans de la gloire ; elle saura qu'elle est l'objet des plus vives sollicitudes de la république ; elle saura que nous l'avons honorée dans nos temples, en attendant que nous imitions, s'il le faut, dans les champs de l'Europe, l'exemple de tant de vertus guerrières que nous lui avons vu déployer dans les déserts brûlans de l'Afrique & de l'Asie.

Venez en son nom, intrépide général, venez au nom de tous ces héros au milieu desquels vous vous montrez, recevoir dans cet embrassement le gage de la reconnaissance nationale.

Mais, au moment de ressaisir les armes protectrices de notre indépendance, si l'aveugle fureur des rois refuse au monde la paix que nous lui offrons, jetons, mes camarades, un rameau de laurier sur les cendres de Washington, de ce héros qui affranchit l'Amérique du joug des ennemis les plus implacables de notre liberté, & que son ombre illustre nous montre au-delà du tombeau, la gloire qui accompagne la mémoire des libérateurs de la patrie.

Au rédacteur du Publiciste.

Paris, le 21 pluviôse, an 8.

On a annoncé qu'aujourd'hui 21, commenceroit rue du Mail, n^o. 16, la distribution au faveur des indigens, des soupes connues sous le nom de *Rumford*.

Au nom du bureau de bienfaisance de la division du Mail, nous prévenons nos concitoyens qu'un premier essai a eu lieu hier, 20, en présence de différentes autorités constituées, de plusieurs membres des bureaux de bienfaisance & citoyens de notre division. Tous ont reconnu dans ces soupes, depuis long-temps en usage à Genève & dans une partie de l'Allemagne, l'avantage le plus précieux pour les indigens & ouvriers ; plusieurs de ces indigens qui ont participé à cette distribution, nous en ont témoigné leur reconnaissance.

Cet établissement, duquel nous espérons le plus heureux succès, est dû aux soins & à la bienfaisance du citoyen Desesset, banquier, rue Coucy-Héron.

Signé, GÉLIN & COLLART.

Au même Rédacteur.

Je trouve dans *l'Ami des Loix*, du 21 pluviôse, la mercuriale suivante :

« *Le Monteur* a inséré un article dans lequel il compare la force armée qui se trouve à Londres à celle qui se trouve à Paris. Il ignore que le roi, la reine, & Pitt lui-même, vont par-tout tantôt à pied, tantôt à cheval, sans gardes & sans escorte; que la force militaire est nulle à Londres & qu'elle n'y paroît pas. Ce sont des bourgeois qui achètent le droit de garder le roi. Ils ne portent d'uniforme, que quand ils sont de service ».

« Un autre papier, qui n'est pas mieux informé, dit que Pitt va très-souvent à pied dans les rues de Londres; qu'il va deux fois par semaine voir sa mere à 30 milles de Londres, accompagné d'un seul domestique ».

Voilà un démenti & des assertions bien formelles & bien intrépides. On ne parleroit pas d'un ton plus tranchant, s'il étoit question de contester la vérité d'un fait dont les preuves seroient à six mille lieues de nous; par exemple, la composition de la maison militaire de Kien-Long. Je vais affirmer à mon tour; mais je citerai, suivant ma coutume. J'invite les contradicteurs à me répondre avec des chiffres, des dates & des noms propres.

L'Ami des Loix dit que ce sont des bourgeois qui achètent le droit de garder le roi. Le roi n'a donc point de maison militaire. Voici ma réponse.

Il y a trois régimens de gardes à pied (*foot guards*); le premier est commandé par le duc de Gloucester, le second par le duc d'York, le troisieme par le duc d'Argyll.

Deux régimens de gardes-du-corps, cavalerie, (*lifes-guards*); le premier est commandé par lord Harrington, le second par lord Catchcart.

Un régiment de gardes à cheval, uniforme bleu, (*royal blues*) commandé par le duc de Richmond.

Sept régimens de dragons des gardes (*dragoons guards*), dont je nommerai les colonels, si on le desire.

Les trois régimens de gardes à pied sont toujours de service à Londres & dans Westminster. On en tire des détachemens pour le service extérieur, afin de ne pas donner de jalousie aux autres régimens, & sur-tout pour purger ceux des gardes. C'est ainsi que nous avons vu des détachemens des gardes sous les ordres du duc d'York en Hollande.

Les deux régimens des gardes du corps, cavalerie, (*lifes-guards*) sont constamment de service dans Londres & Westminster, tant que le roi séjourne à Buckingham-House, palais de la reine, près de celui de Saint-James. Ce dernier ne sert que pour les cérémonies.

Le régiment des gardes à cheval, appelé *Royal-Blues*, est le plus beau corps de la maison militaire du roi. On le tient ordinairement à peu de distance de Londres.

Quant aux sept régimens de dragons des gardes, on a cru pouvoir les éloigner davantage, sur-tout depuis la formation des chevaux-légers de la cité, de ceux de Westminster & de Southwark, & des associations de volontaires formées dans toutes les paroisses de la métropole, & commandées par des officiers nommés par le roi.

On peut y ajouter le régiment de chevaux-légers de la ligne, caserné près de Hyde-Park, dont le service particulier est d'escorter le roi quand il va à Windsor, &c. Ce service est trop actif pour sa garde ordinaire.

Tous ces régimens appartiennent à l'armée; ils sont for-

més & recrutés comme les autres corps: les soldats se vendent, comme les autres, pour de l'argent & pour la vie; ils servent par détachemens avec l'armée active, en tems de guerre. Tout cela ne ressemble pas à des bourgeois cazaniers, qui achètent le droit de garder le roi. Il est probable qu'on a voulu parler des cent hommes de gardes appelés *yeomen of the guards*, à qui on a donné le sobriquet très-mérité de *beef-eaters*, mangeurs de bœuf.

On prétend que la force militaire est nulle à Londres, & qu'elle n'y paroît pas.

Il y a tous les jours parade dans le parc de Saint-James, & des revues tous les mois dans Hyde-Park. On a bâti une immense caserne près de Hyde-Park, & Westminster est plein de troupes. *L'Ami des Loix* a entendu dire quelque part que la cité avoit le privilege d'éloigner les troupes de ligne de son enceinte, & il s'imagine que Londres & la cité sont synonymes, & que toute la métropole est renfermée dans la cité.

L'Ami des Loix affirme que le roi, la reine, & même M. Pitt, vont par-tout à pied & à cheval dans les rues de Londres, sans garde & sans escorte. Je pourrais nier tout simplement, parce qu'il est notoirement faux qu'on voie jamais le roi, la reine & M. Pitt allant à pied dans les rues de Londres. Le roi s'est quelquefois promené seul ou presque seul, à cheval, dans les environs; mais c'étoit avant la guerre actuelle. On va voir que les choses sont bien changées depuis février 1795.

Comme le roi se rendoit au parlement, pour ouvrir la session de 1794, il fut assiégé par les clameurs d'une multitude immense criant: la paix! la paix! *peace, peace with the French republic*. Son carrosse fut couvert de boue, les panneaux brisés, la glace fracassée par une balle. Sa garde, quoique doublée par précaution, eut toutes les peines du monde pour contenir le peuple jusqu'à l'arrivée du roi à Westminster. On fit venir tous les constables de Londres & toutes les troupes pour protéger son retour à Saint-James. — La voiture de cérémonie dans laquelle le roi se rend d'ordinaire au parlement, est, depuis cette époque, revêtue d'une feuille de bronze à l'épreuve de la balle. On doit se rappeler les adresses, les débats parlementaires, & les poursuites criminelles qui eurent lieu à l'occasion de cet événement.

Je n'ai qu'un mot à dire sur la prétendue sécurité de M. Pitt & sur ses courses de 120 milles chaque semaine, pour aller voir sa mere: c'est que la mere de M. Pitt, qui est très-vieille & très-infirmes, demeure à Burton Pynsent dans Somersetshire, à plus de 160 milles de Londres; qu'il ne va gueres que de Downing-street à sa campagne de Holwood, à la distance de 14 milles; & qu'il n'a pas osé se hasarder à aller cette année, le 9 novembre (18 brumaire) au dîner d'installation du lord maire, quoiqu'il soit dans l'usage d'y assister.

Je ferai grâce à *l'Ami des Loix*, ou plutôt aux lecteurs, du commentaire si hétérogene qui termine l'article. On ne concevroit pas pourquoi il amène si brusquement l'éloge de la sage & patriotique antipathie du peuple anglais pour les grands hommes étrangers, s'il étoit possible de se méprendre sur l'intention qui l'a dicté. Elle est digne du folliculaire assassin qui remue chaque jour, avec la pointe de son poignard, la cendre sacrée de Washington.

MASCLER.

De l'Imprimerie de MEYMAT, rue des Moineaux, n^o. 425.